



Val Mc
DERMID
HORS LIMITES

Flammarion

Val Mc DERMID

HORS LIMITES

À la suite d'un terrible accident de la route qui met en cause des adolescents, le commandant Karen Pirie est chargée d'enquêter sur une affaire vieille de vingt ans. Des tests ADN réalisés sur l'une des victimes révèlent en effet que ce simple fait divers pourrait bien être lié à une enquête pour homicide non résolue. Spécialiste des *cold cases*, Karen Pirie est passée maître dans l'art de résoudre les dossiers les plus épineux. Sous ses yeux, les pièces éparpillées du puzzle s'emboîtent peu à peu et mettent au jour des secrets extrêmement dangereux. Des secrets que certaines personnes seraient prêtes à protéger à n'importe quel prix.

« Ce thriller attrape le lecteur à la gorge et ne le lâche plus. »

The Daily Mail

Val McDermid est l'auteure d'une trentaine de romans qui ont été traduits dans plus de trente langues et vendus à plus de quinze millions d'exemplaires. Elle a remporté de nombreux prix internationaux, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Chez Flammarion, elle a récemment publié Une victime idéale (2016), Les Suicidées (2017) et Skeleton Road (2018).

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot

Flammarion

Hors limites

DU MÊME AUTEUR

- Le Dernier Soupir*, Librairie des Champs-Élysées, 1994.
Retour de manivelle, Librairie des Champs-Élysées, 1995.
Crack en stock, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Arrêts de jeu, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Gènes toniques, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Le Chant des sirènes, Éditions du Masque, 1997.
Mauvais signes, Librairie des Champs-Élysées, 1998.
La Fureur dans le sang, Éditions du Masque, 1998.
Une mort pacifique, Librairie des Champs-Élysées, 1998.
Au lieu d'exécution, Éditions du Masque, 2000.
Le Tueur des ombres, Éditions du Masque, 2001.
La Dernière Tentation, Éditions du Masque, 2003.
Mystère et bûches glacées, Éditions du Masque, 2003.
Quatre garçons dans la nuit, Éditions du Masque, 2005.
La Souffrance des autres, Éditions du Masque, 2007.
Noirs tatouages, Éditions du Masque, 2008.
Sous les mains sanglantes, Éditions du Masque, 2009.
Sans laisser de traces, Flammarion, 2011.
Fièvre, Flammarion, 2012.
Comme son ombre, Flammarion, 2013.
Châtiments, Flammarion, 2014.
Lignes de fuite, Flammarion, 2015.
Une victime idéale, Flammarion, 2016.
Les Suicidées, Flammarion, 2017.
Skeleton Road, Flammarion, 2018.

Val McDermid

Hors limites

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot*

Flammarion

Titre original : *Out of Bounds*
Éditeur original : Little, Brown
© Val McDermid, 2016.
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-2652-8

Ceci est mon trentième roman. Je le dédie à l'indestructible, l'infatigable et implacable Jane Gregory, amie et agent depuis le commencement. Respectée, aimée et crainte dans le milieu littéraire, elle m'a toujours défendue et soutenue. Son rire est un bonheur de tous les instants.

— Trop d'la balle cette soirée, hein, les gars ?

Ross Garvie passa un bras en sueur autour du cou de Wee Grantie, son meilleur pote au monde.

— Ouais, trop bien, bredouilla ce dernier.

Les deux jeunes se déhanchèrent à l'unisson sur les notes graves et profondes des basses qui se répercutaient à l'intérieur de la boîte de nuit.

Les deux amis avec qui ils avaient commencé la soirée en buvant dans l'appartement de la sœur de Wee Grantie sautillaient sur place en dressant les poings en l'air.

— On est les Arabes, chantaient-ils en chœur. On est les Arabes !

Leur maillot aux couleurs du club de football Dundee United, dont les supporters étaient baptisés « Arabes », expliquait ce chant bizarre ; leur équipe avait remporté un match dans l'après-midi, ce qui arrivait rarement.

— J'ai envie de rouler toute la nuit, cria Ross en s'agitant nerveusement sous l'effet d'un mélange de Red Bull, de vodka et d'un cocktail de produits chimiques qui n'avait pas encore de nom.

Wee Grantie ralentit quand retentit « I Gotta Feeling » des Black Eyed Peas.

— On n'a pas de bagnole.

Ross s'arrêta.

— T'as aucune ambition ou quoi ?

Wee Grantie baissa les yeux sur ses pieds, sachant qu'il n'y avait pas de réponse satisfaisante à cette question.

Tam et Tozer, leurs compagnons de débauche, se donnèrent réciproquement un coup de poing dans l'épaule.

— C'est ça, cria Tam. Ce soir, c'est la folie, comme ils disent dans la chanson. Ce soir, on pique une caisse, OK ?

Wee Grantie fronça les sourcils.

— Vraiment ? demanda-t-il en se redressant, les mains enfoncées dans les poches de son survêtement.

— Bon, allez, on se tire d'ici. Y a pas de meufs de toute façon. C'est pas ici qu'on va draguer ; autant aller faire un tour.

Ross était déjà à mi-chemin de la sortie et n'eut pas besoin de regarder derrière lui pour vérifier que sa bande le suivait.

À l'extérieur, l'air glacial refroidit aussitôt leurs ardeurs. Ils se mirent à frissonner. Tam et Tozer se donnèrent des petites tapes sur tout le corps. Il n'y avait personne d'autre dehors ; il était encore trop tôt pour que les clients quittent une boîte de nuit dont ils avaient payé l'entrée.

— Écoute, Rossi, si c'est ce que tu veux, lance-toi avant que mes couilles se transforment en glaçons, gémit Tozer.

Ross balaya du regard le terrain vague qui faisait office de parking pour la boîte de nuit, à la recherche d'une voiture facile à fracturer et à démarrer. Il en repéra une au milieu de la rangée : elle se distinguait des autres par sa hauteur.

— Eh ben voilà, dit-il en se mettant à courir, zigzaguant entre les véhicules jusqu'à un Land Rover Defender. Un modèle récent, carrément galère à manœuvrer, mais facile à piquer. Trouve une pierre, lança-t-il à Wee Grantie, qui obéit sans discuter.

Il savait d'expérience ce dont il avait besoin : une pierre assez lourde pour provoquer un véritable impact et assez pointue pour briser la vitre renforcée. Il avait l'embarras du choix sur le sol du parking et avant même qu'il en déloge une à coups de talon, les trois autres s'agitaient déjà devant la portière conducteur.

Ross lui arracha la pierre des mains et l'agrippa fermement. Il leva le bras et donna un coup rapide contre la vitre. Le verre se craquela mais ne se brisa pas. Il asséna un second coup. Ils se retrouvèrent tous ensuite à l'intérieur de la voiture, bondissant sur leur siège comme des gamins attendant la pause-pipi, pendant que Ross délogeait adroitement les fils électriques avec son couteau suisse ; il les coupa avant de reconnecter ceux qui démarraient le moteur.

— C'est ça ma jolie ! cria-t-il en allumant les phares tout en embrayant.

À dix-sept ans à peine, Ross ne possédait pas le permis et n'avait jamais pris de leçons de conduite, mais il était confiant puisqu'il volait des voitures depuis qu'il pouvait en atteindre les pédales.

Le Defender bringuebala vers l'arrière, emboutit les phares et la calandre d'une Golf Volkswagen avant de bondir en avant dans un bruit de verre brisé une fois la première enclenchée. Les pneus crissèrent tandis que Ross quittait rapidement le parking au volant du Defender peu maniable. Il fonça en direction du centre-ville, brûlant les feux et coupant la route à des conducteurs noctambules qui roulaient tranquillement, ne voulant pas se faire remarquer.

Les lumières de la ville défilèrent rapidement. La conduite nerveuse de Ross donnait aux trois passagers le sentiment d'être engagés dans une course-poursuite et leur arrachait des cris d'excitation ; ils se fichaient d'être projetés violemment contre leur portière quand Ross jouait du frein à main.

Ils se retrouvèrent bientôt sur Perth Road, pied au plancher, roulant à fond. Le Defender protesta quand l'aiguille du compteur de vitesse atteignit les 130 km/h, mais dans ce monstre de deux tonnes, on avait l'impression d'aller encore plus vite.

— À quoi ça sert d'avoir une Porsche ? cria Ross tandis qu'ils s'élançaient vers un rond-point, moteur hurlant. Je vais tracer tout droit sur cette putain de butte. Et c'est parti pour du tout-terrain !

En percutant le rebord du rond-point à la vitesse maximale, les quatre copains furent projetés en l'air avant d'atterrir en un tas désordonné. Les pieds de Ross quittèrent les pédales et pendant quelques secondes il eut l'impression de flotter en apesanteur ; seules ses mains agrippées au volant lui permirent de garder le contact avec la terre ferme.

— Waouh ! cria-t-il en atterrissant sur le siège et en appuyant de nouveau sur l'accélérateur.

Le Defender tenait encore sur ses quatre roues et creusa de profonds sillons à travers le gazon et le parterre de fleurs avant d'émerger de l'autre côté de la butte.

— On emmerde les écolos ! s'exclama Tozer. C'est nous les culs-terreux !

Nouvelle secousse en franchissant le bord du rond-point et ils se retrouvèrent sur la quatre voies. Mais cette fois, ils avaient de la compagnie : loin derrière eux, Ross aperçut le flash d'un gyrophare bleu. Un connard avait appelé les flics qui étaient maintenant à leurs trousses.

— On les emmerde ! lança-t-il en se collant au volant, comme pour avancer plus vite.

Un autre rond-point se profilait, encore plus élevé. Ça ne l'intimida pas. Il n'allait pas s'embêter à le contourner alors qu'il pouvait aller tout droit. Mais cette fois, il sous-estima l'obstacle. Un muret se trouvait de l'autre côté du rebord

que le Defender vint percuter au plus mauvais endroit. Pendant un instant, la voiture sembla osciller, en équilibre, avant d'être entraînée par son élan au moment où elle se retourna. Le Land Rover enchaîna deux tonneaux, envoyant valdinguer les quatre jeunes, jambes par-dessus tête, comme des dés dans un cornet.

Le Defender heurta de plein fouet l'autre bord du rond-point et fit un nouveau tonneau dans une autre direction. Il finit par s'écraser dans une gerbe d'étincelles contre la barrière de sécurité au milieu de la quatre voies. On n'entendit plus qu'un crissement aigu et métallique quand le Defender s'immobilisa.

La sirène d'une voiture de police mit fin au silence et le véhicule accidenté baigna bientôt dans la lumière irréaliste de gyrophares stroboscopiques bleus qui révélèrent des traces et des éclaboussures sombres derrière ses vitres.

— Tu vois ce que je vois ? demanda le conducteur à son jeune collègue.

— Dis-moi que ce n'est pas du sang, répliqua l'autre, pris d'un léger vertige.

— C'est du sang. Petits cons. À mon avis on n'aura pas besoin d'appeler une ambulance.

Au moment où il prononça ces mots, la portière avant déformée s'ouvrit dans un grincement et le corps mutilé de Ross Garvie s'effondra sur le macadam.

— À moins que je ne me trompe, soupira le policier. Il y en a toujours qui arrivent à s'en sortir.

Kinross était une ville de petite taille, mais suffisamment grande pour offrir différents types de pubs. Il y avait des hôtels-restaurants qui proposaient une sélection de bières sans intérêt, de vins et de spiritueux. Il y avait un pub où se retrouvaient les jeunes pour boire du cidre et des shots de vodka au son d'une musique tonitruante. Il y en avait un autre où les clients jouaient au billard, aux fléchettes et regardaient le football sur des écrans géants en buvant des bières standard pas chères. Et puis il y avait Hazeldean's à la sortie de Kirkgate, avec son décor lambrissé qui n'avait visiblement pas changé depuis les années 1950, et ses habitués fidèles à son éventail de bières artisanales et à sa large sélection de whiskies pur malt. Des boxes avec banquettes longeaient les murs et le sommet des tables était en cuivre martelé. Des tabourets s'alignaient d'un côté du bar en forme de L et de l'autre courait un repose-pieds en laiton où les clients pouvaient s'appuyer pendant qu'ils buvaient au comptoir. C'était le genre de pub où chacun avait sa place attitrée.

Celle de Gabriel Abbott était sur un tabouret, près de l'angle du comptoir. Hazeldean's était l'un de ses ports d'attache, un point d'ancrage quand il traversait des eaux

tumultueuses. D'un point de vue extérieur, rien dans l'existence de Gabriel n'aurait semblé justifier cette instabilité. Après tout, il n'avait pas de soucis liés au travail. Il disposait d'une maison confortable dont le loyer était totalement pris en charge. Il s'inquiétait un peu des récentes dispositions gouvernementales pouvant affecter ses allocations, mais il ne voyait pas qui aurait pu affirmer qu'il était en état de travailler.

Les raisons qui le rendaient inapte au travail étaient celles-là mêmes qui le tourmentaient. Malgré tous ses efforts pour se montrer calme et normal, il savait que les gens le considéraient comme un type bizarre et farfelu. Ses lubies le rendaient souvent déraisonnable, bavard et agité. C'était quand il n'avait pas l'esprit occupé que les problèmes commençaient pour Gabriel. À ce moment-là, la paranoïa prenait le dessus, rongait son calme intérieur, le privait de sommeil, laissant la peur et les idées conspirationnistes lui envahir la tête. Comme s'il était une feuille de papier arrachée et dispersée aux quatre vents.

Ça se terminait toujours de la même façon. Il finissait à l'hôpital, avec un traitement et une thérapie quelconque. Ça l'aidait à se remettre sur pied. Il réintérait le monde, fragile, mais redevenu lui-même, en apparence. Jusqu'à la crise suivante.

Il savait qu'il n'avait rien de menaçant. Sa tignasse de cheveux noirs et sa garde-robe de vestes en tweed, de chemises et de pantalons – jamais de jeans – trouvés dans des friperies lui donnaient l'allure légèrement négligée de l'universitaire excentrique tel qu'on pouvait se l'imaginer. Souvent, quand il était assis à contempler le Loch Leven ou longeait la rive depuis son cottage jusqu'au centre-ville, des inconnus engageaient la conversation avec lui. En l'espace de quelques minutes, un flot de paroles incontrôlables sortait

de sa bouche et il retombait dans un de ses délires qui l'obnubilait depuis des années, obsessions qui l'avaient aidé à bâtir un extraordinaire réseau de contacts dans une douzaine de pays. Il pouvait alors voir la mine effarée de ces inconnus pris au dépourvu qui essayaient de couper court à une conférence sur les mouvements de résistance en Birmanie ou sur la politique intérieure de la Corée du Nord.

Mais au Hazeldean's, on s'était habitué à lui. Il s'y rendait presque tous les soirs à pied, par tous les temps, en longeant le lac sur environ trois kilomètres. Il arrivait vers les vingt et une heures et buvait deux pintes de bière de la semaine. Il échangeait quelques mots sur la météo avec Jock le barman ou Lyn la serveuse. Quand Gregor Mutch était là, ils parlaient politique. Quand Dougie Malone était là lui aussi, il se joignait à eux. Ils partageaient tous deux sa fascination pour l'Histoire et la géopolitique de l'Asie du Sud-Est, mais ils le connaissaient suffisamment bien pour savoir quand lui dire « stop » ; même si c'était difficile pour Gabriel de la mettre en veilleuse, il y parvenait généralement.

Ce dimanche soir, pourtant, Gabriel était préoccupé. Gregor était là, sa grosse carcasse juchée sur le tabouret voisin comme un navet sur un cure-dent, et Gabriel se lança avant même que sa première pinte soit posée devant lui.

— Je suis inquiet, dit-il. Très inquiet.

Jock lui servit sa bière et il en avala une longue gorgée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gregor avec circonspection.

— Tu te souviens que je t'ai parlé de Saw Chit ? Mon ami de Birmanie ? Celui qui essaie de récolter des infos sur la corruption dans les partis politiques là-bas ?

Gregor émit un vague grognement qui ne découragea pas pour autant Gabriel. Si Gregor avait voulu qu'il la ferme, il le lui aurait dit.

— Eh ben, il m'a envoyé un mail la semaine dernière disant qu'il avait découvert de très importantes informations concernant des personnalités haut placées se targuant d'être incorruptibles. Apparemment, Saw Chit a la preuve que ces gens sont mêlés à un trafic de rubis.

— Un trafic de rubis ?

Il avait capté l'attention de Gregor.

— C'est-à-dire ?

— La plupart des grands noms de la joaillerie comme Tiffany, Cartier et Bulgari n'utilisent pas de rubis en provenance de Birmanie à cause des conditions de travail absolument déplorables dans les mines. C'est quasiment de l'esclavage, avec des mesures d'hygiène et de sécurité inexistantes. Cependant, il y a un immense marché pour les pierres précieuses de premier choix. Et il y a toujours des trafiquants qui fournissent des rubis en mentant sur leur provenance. Toute la chaîne d'approvisionnement enfreint la loi, et les gens au sommet qui ferment les yeux sont les mêmes qui affirment haut et fort vouloir arrêter les trafiquants.

— Et ton copain va les dénoncer ?

— C'est ce qu'il a dit dans son mail. Mais il a peur, apparemment. Et pour de bonnes raisons. Il ne sait pas en qui il peut avoir confiance ni qui pourrait le trahir. Tu sais comment c'est. Alors il a fait une copie de toutes ses preuves et me les a envoyées parce qu'il a confiance en moi. Je pensais qu'il dramatisait un peu la situation, pour être honnête. Sauf que ce soir, juste avant de sortir, j'ai reçu un mail de son frère.

— Ne me dis rien, laisse-moi deviner, dit Gregor. Ton pote s'est fait assassiner ?

Gabriel fronça les sourcils.

— Non. En fait, c'est presque pire que ça : il a disparu. Sa maison a été vandalisée et il n'y a plus aucune trace de lui. Personne n'a vu ni entendu quoi que ce soit, ce qui est franchement incroyable. Mais à leur place, moi aussi je ferais la sourde oreille.

Gabriel n'était jamais allé plus à l'est que la Crète, mais il avait suffisamment d'imagination pour se figurer comment on vivait dans ces pays qu'il avait bien étudiés.

— Pourquoi son frère t'a contacté ?

— Il espérait que Saw Chit s'était échappé avant que les autres ne mettent la main sur lui, et qu'il m'avait appelé. Parce que naturellement il aurait contacté quelqu'un d'extérieur au pays. Il faudrait que je parle à un journaliste. Je connais quelqu'un au *Guardian*. Ou bien alors à notre député ? À moins que j'attende de recevoir des nouvelles ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Gregor vida son verre.

— Je pense que tu lis un peu trop de romans de John le Carré, Gabe. Tu ne crois pas que quelqu'un est en train de se foutre de toi ?

Sincèrement surpris par cette remarque, Gabriel secoua la tête :

— Pourquoi quelqu'un ferait ça ? En plus, Saw Chit et moi on est amis depuis des années.

— Mais tu ne l'as jamais rencontré ?

Gabriel passa une main dans ses cheveux.

— Tu n'as pas besoin de rencontrer les gens pour les connaître.

Les mains posées à plat sur le comptoir, il prit une profonde inspiration et essaya de garder son sang-froid.

— Pourquoi est-ce qu'il raconterait des bobards comme ça ?

— J'en sais rien. Mais si ce que tu dis est vrai, pourquoi il enverrait tout ça à un gars au chômage qui vit dans un trou perdu en Écosse, plutôt qu'au 10 Downing Street ?

Gabriel sourit.

— Parce qu'il ne connaît pas le Premier ministre et qu'il me connaît, *moi*.

Gregor lui donna une tape dans le dos.

— Bien sûr, Gabe. Maintenant, il ne te reste plus qu'à attendre ces preuves. Dis-moi, tu as entendu la dernière de Donald Trump ?

Gabriel savait que c'était une façon polie de changer de sujet. Il garda pour lui tout ce qu'il avait envie de raconter à Gregor sur ce trafic de rubis et essaya de se focaliser sur ce bazar complet qu'était la politique américaine. Il écouta sans broncher, termina sa seconde pinte et se leva pour partir.

Dehors, l'air était frais et le ciel dégagé. C'était une belle nuit pour marcher. Non que la météo ait une quelconque importance pour lui. Hazeldean's était primordial dans sa vie et il n'avait pas d'autre choix que de s'y rendre et d'en revenir à pied. Il ne savait pas conduire et ne pouvait pas se permettre de prendre un taxi. Gabriel observa les étoiles en tentant de faire taire cette cacophonie dans sa tête. Saw Chit et la Birmanie étaient déjà suffisamment inquiétants, inutile d'en rajouter avec l'autre affaire. Cette histoire lui était tombée dessus sans prévenir et avait chamboulé sa vie. Toutes ses certitudes étaient remises en question. Si les réponses qu'il avait trouvées n'étaient pas les bonnes, les choses pouvaient très mal tourner pour lui et il était terrifié rien que d'y penser.

Il se souvenait d'avoir vu un jour une machine qui polissait des pierres grossières pour les transformer en gemmes. Il avait l'impression que c'était ce qui se passait à l'intérieur de sa tête. Des tas de pensées décousues et confuses

s'entrechoquaient. Il savait d'expérience qu'il ne parviendrait pas à y voir plus clair en marchant. Mais dormir l'aiderait peut-être. Ça fonctionnait parfois.

En espérant que ses pensées ne deviennent pas incontrôlables en chemin.

Elle marchait. À chaque fois qu'elle n'arrivait pas à dormir, elle marchait. Sa vie lui faisait penser au brouillon d'une publicité pour Guinness ou Stella Artois. « Elle marche. Voilà ce qu'elle fait. » Sauf qu'il n'y avait pas de pubs chaleureux remplis de visages joyeux où aboutissaient ses errances.

Souvent le soir, elle savait que ça ne servait à rien de se déshabiller et de se glisser dans des draps froids. Elle restait allongée là, raide comme un cadavre, à ruminer des envies de meurtre.

Parfois, quand elle était trop fatiguée, le sommeil lui tombait dessus et la clouait au lit comme un catcheur plus fort et plus rapide qu'elle. Mais ça ne durait jamais très longtemps. Dès que la fatigue relâchait son étreinte, elle se réveillait, les yeux irrités et enflés, un goût terriblement amer dans la bouche.

Elle partait donc marcher le long du brise-lames, avec à gauche de grands immeubles et à droite les eaux agitées de l'estuaire du Forth, la brise nocturne remplissant ses narines d'une odeur d'algues et de sel. Elle revenait ensuite à l'intérieur des terres, passait devant le supermarché Asda ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre avant de traverser la principale artère en direction du vieux village de

Newhaven. Elle déambulait au hasard entre les maisons de pêcheurs, puis marchait en tous sens, en essayant de prendre des rues, des ruelles et des allées qu'elle n'avait jamais empruntées auparavant.

C'était précisément parce qu'elle ne connaissait pas très bien Édimbourg qu'elle avait choisi de s'y installer. Elle avait grandi à quarante-cinq minutes de là en train, mais la capitale demeurait un endroit exotique pour elle. La grande ville. Un lieu d'excursion. Elle connaissait seulement les principales rues du centre jusqu'à ce que son travail ne lui fasse découvrir de nouveaux quartiers. En tout cas, Édimbourg n'était pas un lieu chargé de souvenirs qui pouvaient la prendre par surprise comme c'était le cas dans sa ville natale. L'idée de vivre ici s'était imposée à elle. Se familiariser avec la ville, rue par rue, l'aiderait peut-être à oublier son chagrin et sa peine.

Ça n'avait pas vraiment fonctionné pour elle jusqu'ici. Elle commençait lentement à comprendre qu'il y avait des souffrances que rien ne pouvait atténuer. Rien, sinon le passage du temps. Mais il était encore trop tôt pour le savoir.

Alors elle marchait. Elle n'était pas la seule à sillonner Édimbourg au petit matin mais les autres se déplaçaient pour la plupart en voiture ou en bus de nuit. Elle avait développé une profonde tendresse pour ces bus. Elle se trouvait souvent loin de chez elle quand la fatigue lui tombait dessus. Un jour, elle avait découvert une formidable application de bus. Où qu'elle soit, celle-ci lui proposait un itinéraire pour rentrer chez elle et, malgré son appréhension initiale, elle avait remarqué la grande variété de population de ces transports collectifs. Bien sûr, il y avait les poivrots empestant la piquette, les junkies défoncés aux yeux révulsés, mais ils étaient moins nombreux que ceux qui recherchaient un peu de réconfort dans leur vie. Des sans-abri en quête de

lumière et de chaleur. Des agents d'entretien qui finissaient tard le travail ou qui commençaient tôt. Des travailleurs à l'air endormi, payés le salaire minimum voire moins pour faire les trois-huit. Différentes langues ou accents qui lui donnaient l'impression de voyager au-delà du brise-lames de Western Harbour.

Cette nuit, elle prévoyait d'arpenter le quartier de Leigh quand elle se retrouva par hasard au départ du chemin de Restalrig Railway. Elle l'avait emprunté un jour par l'autre extrémité, près du rivage de Portobello. L'ancienne voie ferrée avait été goudronnée et transformée en piste cyclable et en voie piétonne, à l'écart de la circulation. Des réverbères étaient plantés tout du long, donnant un aspect rassurant à ce qui n'aurait été qu'un sombre et sinistre chemin traversant les quartiers les plus pauvres de la ville. Elle décida de s'y engager. Au pire, elle se retrouverait en pleine nuit à Portobello et devrait compter une fois de plus sur le bus.

Elle se mit en route en pensant aux très nombreux passages dérobés d'Édimbourg : des rues de la Vieille Ville qui avaient été enterrées sous de nouvelles rangées d'immeubles en passant par les culs-de-sac, escaliers et venelles qui faisaient de cet endroit un véritable gruyère. Ici, plus rien n'indiquait à quoi avait pu ressembler ce chemin auparavant, à part les pentes broussailleuses et les quelques arbustes hirsutes qui se développaient dans des conditions peu favorables. De temps en temps, un pont métallique surplombait le chemin, plusieurs mètres au-dessus de sa tête. Les piliers en pierre qui supportaient les ponts étaient couverts de graffitis, leurs couleurs vives atténuées par le manque de luminosité. Pas vraiment de l'art, pensa Karen, mais c'était toujours mieux que rien.

Elle prit un virage et fut surprise d'apercevoir la lueur de flammes sous le pont suivant. Elle ralentit, en voyant ce qui l'attendait : un groupe d'hommes blottis autour d'un

feu. Ils portaient des manteaux et des bonnets, des vestes épaisses et des casquettes à rabats. Elle comprit bientôt que ce qu'elle observait ressemblait à un incinérateur de jardin alimenté par du bois de récupération. Et ce qu'elle avait pris pour des bonnets étaient en réalité des kufis.

Elle ne s'inquiéta pas un instant en voyant cette demi-douzaine d'hommes, à l'évidence originaires du Moyen-Orient, réunis autour d'un feu improvisé en pleine nuit. S'il s'était agi d'ivrognes ou d'adolescents défoncés à la colle, sa réaction aurait été différente. Elle n'était pas inconsciente du danger qu'elle encourait mais savait aussi qu'elle dégageait une certaine assurance. Par ailleurs, elle était capable d'évaluer la dangerosité d'une situation. Elle restait encore fidèle à ses intuitions malgré l'événement impensable qui avait vidé sa vie de toute signification.

Tandis qu'elle approchait, un homme l'aperçut et donna un petit coup de coude à son voisin. Tout le groupe fut bientôt au courant. Quand elle arriva près de l'incinérateur autour duquel les hommes étaient réunis, les conversations cessèrent et des visages inexpressifs l'observèrent. Elle ne sortit pas les mains de ses poches pour les saluer – qui pouvait lui en vouloir par ce froid ? – mais leur adressa un signe de tête.

Chacun resta à sa place, un groupe d'hommes déconcertés d'un côté, de l'autre une femme qui n'avait pas peur parce qu'elle n'avait rien à perdre. Au bout de quelques minutes silencieuses, elle leur fit un nouveau signe de la tête et s'éloigna sans jeter un regard en arrière. Ce n'était rien qu'une rencontre bizarre parmi d'autres au cours de ses pérégrinations nocturnes.

Elle commençait à se sentir fatiguée ; elle coupa donc par Henderson Street, passa devant les Banana Flats¹ où

1. Groupe d'immeubles aux formes incurvées à Édimbourg. (*N. d. T.*)

quelques fenêtres étaient éclairées et descendit vers la large embouchure du Water of Leith. Elle n'était plus très loin, maintenant. Elle irait ensuite se coucher sans peut-être même se déshabiller et dormirait enfin quelques heures. Juste le temps de recharger les batteries.

Le lendemain matin, le commandant Karen Pirie, chef de l'Unité des affaires historiques, serait prête à gérer n'importe quel dossier qui atterrirait sur son bureau. Et gare à ceux qui prétendaient le contraire.

Roland Brown quittait sa maison de Scotlandwell très en avance pour parcourir à vélo la dizaine de kilomètres qui le séparaient de son bureau, à Kinross. À vrai dire, il partait exagérément tôt afin de s'épargner l'enfer d'un petit-déjeuner avec ses trois enfants. Ceux des autres semblaient s'entendre relativement bien, mais sa fille et ses deux fils s'étaient toujours querellés et ça n'avait fait qu'empirer sous l'effet des hormones, à leur entrée dans l'adolescence. Ça commençait dès le réveil et ça ne s'arrêtait plus jusqu'à l'heure du coucher. Moment qui constituait une autre source de perpétuels conflits. Il était récemment arrivé à la conclusion que même s'il aimait ses enfants – du moins, le croyait-il – il ne les supportait pas. Cette prise de conscience, il ne pouvait la partager qu'avec les oiseaux et la flore sur le chemin qui le menait au travail.

Eux ne le jugeaient pas, contrairement aux humains.

Il roulait donc à vive allure le long du sentier du Loch Leven tout en ressassant son mécontentement, évacuant sa rage à chaque coup de pédale. Quand il arrivait au bureau, il était calme et détendu, prêt à s'atteler aux problèmes d'impôts et aux déclarations de TVA de ses clients.

À cette heure matinale, c'était un trajet tranquille. Par temps calme, il y avait toujours des gens qui promenaient leur chien, le saluaient d'un signe de main ou de tête quand il passait à toute allure. L'été, il croisait occasionnellement des cyclistes en vacances. Mais généralement, il n'y avait que lui et les pensées qu'il ne pourrait jamais partager avec sa progéniture ingrate, malpolie et égoïste. Des gens affirmaient que c'était la faute des parents, mais Roland refusait d'accepter que sa femme et lui eussent mal éduqué leurs enfants. Certains individus étaient méchants par nature.

Il prit un long virage, le loch sur sa gauche, le soleil matinal frappant son épaule tandis qu'il émergeait d'un petit bois. Il apercevait devant lui une clairière avec un banc qui offrait un panorama sur le loch et les Lomond Hills. Une silhouette était recroquevillée sur le banc. N'ayant jamais vu personne assis là auparavant, Roland fut surpris d'y trouver quelqu'un en ce matin de printemps particulièrement frisquet. Le banc devait être couvert de rosée.

En se rapprochant, il remarqua que l'homme était plus avachi que recroquevillé. Avait-il été victime d'un malaise ? Était-ce la raison pour laquelle il avait eu besoin de s'asseoir ? Avait-il besoin d'aide ?

Pendant une fraction de seconde, Roland envisagea de continuer sa route en se persuadant qu'il n'y avait rien là qui sortait de l'ordinaire. Mais c'était fondamentalement quelqu'un de bien, donc il ralentit pour s'arrêter.

— Ça va ? lança-t-il en s'approchant avec son VTT haut de gamme.

Pas de réponse. Il pouvait voir à présent que la tête de l'homme était penchée de façon bizarre et ses cheveux semblaient recouverts d'une substance brunâtre et poisseuse.

Roland se rapprocha, son cerveau refusant d'enregistrer ce qu'il voyait. Et puis il dut se rendre à l'évidence et lâcha son vélo. Il se mit à vomir quand il comprit que cet homme ne se relèverait jamais.

À neuf heures, Karen était dans le bureau exigü au fond du commissariat de Gayfield Square qui abritait l'Unité des affaires historiques. Ils étaient relégués dans le coin le plus reculé du bâtiment, comme si la hiérarchie voulait les rendre invisibles et les oublier. Sauf quand ils résolvaient une affaire, évidemment. Karen était alors traînée hors de son cagibi pour être exhibée devant les médias. Ça lui donnait le sentiment d'être un animal primé à un concours du Salon de l'agriculture. Mais la plupart du temps, on les ignorait complètement, ce qui convenait très bien à Karen. Personne ne venait regarder par-dessus son épaule pour vérifier ce qu'elle était en train de faire sur son ordinateur en attendant que son café-crème refroidisse.

Sa première tâche de la journée était de vérifier ses mails, pour voir si un de ses dossiers en attente avait avancé grâce aux techniciens de la police scientifique qui réexaminaient systématiquement les indices dans de vieilles affaires non élucidées. C'était leurs découvertes qui permettaient souvent de relancer une enquête. Sans un nouvel indice solide, Karen ne pouvait pas progresser. Elle était encore en train de parcourir sa messagerie quand la porte s'ouvrit lentement pour laisser entrer l'autre membre de son équipe, tenant à

la main une assiette en carton sur laquelle reposaient un grand gobelet et deux sandwichs au jambon. L'inspecteur Jason Murray alias « La Menthe » était aussi adroit qu'il était vif d'esprit, ce qui n'était pas pour rassurer Karen quant à son petit-déjeuner.

— Bonjour, grogna-t-il, négociant miraculeusement son arrivée sans provoquer de catastrophe. Je vous ai pris un sandwich au jambon.

Son geste la toucha exagérément. Jason pensait rarement aux autres, ce qui ne posait pas de problèmes à Karen. Elle n'avait pas besoin qu'on lui rappelle quotidiennement ce qu'elle avait perdu.

— Merci, répondit-elle du bout des lèvres.

— Des nouvelles ? demanda Jason en prenant un des sandwichs avant de tendre l'assiette à Karen.

Il bâilla en se laissant tomber sur son fauteuil.

— Je me suis couché tard hier.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Karen s'en fichait. Mais elle connaissait l'importance des petites attentions pour cimenter la cohésion d'une équipe. Même s'ils n'étaient que deux dans cette équipe.

— Je suis allé à Kirkcaldy pour l'anniversaire de mon cousin. On a terminé la soirée à boire des shots de vodka chez quelqu'un. C'est la dernière chose dont je me souviens.

— J'espère que tu es venu en train ce matin, dit Karen sur un ton sentencieux.

— Non, mais je me sens en forme. Je suis de la police. Personne ne va venir me chercher des noises pour avoir fait la fête toute la nuit.

— Ce n'est pas la question, Jason.

Son téléphone se mit à sonner avant qu'elle puisse lui faire la leçon.

— Commandant Pirie, Unité des affaires historiques.

La voix à l'autre bout du fil avait un accent caractéristique de Dundee.

— Bonjour, lieutenant Torrance du Tayside à l'appareil. Sécurité routière.

Il s'arrêta brusquement, comme s'il lui avait donné suffisamment d'informations.

— Bonjour, lieutenant. En quoi puis-je vous être utile ?

— Eh bien, je crois plutôt que c'est moi qui pourrais vous être utile.

Nouveau silence. Manifestement, elle allait devoir lui arracher les mots de la bouche.

— Pouvoir compter sur quelqu'un est toujours une excellente chose. De quoi s'agit-il ?

— Vous avez peut-être vu aux infos le grave accident qui s'est produit ici ce week-end ?

— Désolée, mais je ne suis pas au courant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un imbécile a voulu se la jouer avec ses copains. Ils ont volé un Land Rover Defender et ont fait une série de tonneaux sur un rond-point de Perth Road au petit matin. Les trois passagers ont été très grièvement blessés et sont morts sur le chemin qui les conduisait à l'hôpital de Ninewells.

Karen poussa un profond soupir pour exprimer sa compassion. Elle avait vu suffisamment d'accidents de la route pour savoir les carnages qu'ils pouvaient provoquer.

— Quelle merde...

— Comme vous dites. C'était le premier accident de la route mortel que voyait un des collègues présents sur place. Je pense qu'il n'arrivera pas à fermer l'œil avant un bon bout de temps. Enfin bon. Il se trouve que le conducteur est toujours vivant. Il est dans le coma mais il tient le coup.

Karen poussa un petit grognement.

— Vous avez demandé une prise de sang pour vérifier son alcoolémie ?

— Exact. Qui était, soit dit en passant, cinq fois au-dessus de la limite.

— Aïe. Je présume que vous avez contacté le labo pour analyser son ADN ?

— Oui, enfin c'est automatique maintenant, répliqua le lieutenant Torrance comme s'il trouvait que ça revenait à jeter l'argent par les fenêtres.

— J'imagine que c'est la raison pour laquelle vous m'appellez ?

— Oui. On a trouvé quelque chose dans le fichier des données ADN. Je ne suis pas un pro en la matière, mais j'ai compris que ça ne concordait pas complètement. Ce qui n'est pas étonnant parce que les données correspondent à un meurtre vieux de vingt ans et que notre petit gars en a dix-sept, expliqua-t-il dans un froissement de papier. C'est ce qu'on appelle apparemment une « correspondance d'ADN familial ». Le type qui a laissé son sperme sur sa victime après l'avoir violée et tuée à Glasgow il y a vingt ans était un parent proche de ce petit con de Dundee connu sous le nom de Ross Garvie.

*

Karen ressentait toujours une montée d'adrénaline à la réouverture d'une affaire non élucidée. Le reste de sa vie pouvait bien aller à vau-l'eau, fouiller le passé pour mettre au jour ses secrets l'enthousiasmait quoi qu'il arrive. Hier, elle n'avait jamais entendu parler de Tina McDonald. Aujourd'hui, la coiffeuse assassinée accaparait ses pensées.

Après avoir obtenu autant d'informations que possible auprès du lieutenant Torrance, Karen invita La Menthe à se rapprocher de son bureau.

— On a une correspondance d'ADN familial sur une affaire de viol et de meurtre non élucidée, dit-elle, en tapotant sur le clavier de son ordinateur pour trouver des informations sur la victime.

Elle parcourut rapidement les maigres résultats de sa recherche avec l'intention d'y revenir plus tard. Il y avait plus urgent à faire pour le moment.

Jason s'avachit sur la chaise qui se trouvait en face. Malgré sa façon de se tenir, il avait l'air alerte.

— Je ne vais pas m'embêter à enlever ma veste, alors.

Sa veste aurait eu meilleure allure s'il n'avait pas dormi avec, pensa Karen.

— Tina McDonald. Une coiffeuse de Partick. Violée et étranglée dans le centre-ville de Glasgow le 17 mai 1996. Un vendredi soir. Elle est morte à vingt-quatre ans. Tu connais la marche à suivre.

Jason fourra le dernier morceau de son sandwich au jambon dans sa bouche et hocha la tête, mâchant vigoureusement avant d'avaler avec difficulté.

— Je dois aller aux archives pour récupérer les dossiers et toutes les preuves matérielles. Il faut que j'apporte les preuves à Gartcosh pour faire une nouvelle analyse ADN et que je rapporte ensuite les dossiers ici.

C'était toujours comme cela que l'on procédait pour ressortir des cartons une affaire non élucidée. Il récitait la marche à suivre comme un mantra.

— Ne perds pas de temps, alors. S'il n'y a pas de bouchons, tu devrais être de retour à l'heure du déjeuner et on pourra s'y mettre ensuite.

Karen s'en retourna à son ordinateur et sursauta quand la chaise de Jason racla le carrelage. Ces derniers temps, elle avait les nerfs à fleur de peau.

Il n'y avait pas grand-chose sur Internet. En 1996, la presse n'avait pas encore vraiment pris le tournant du numérique. Il y avait de nombreuses pages consacrées au massacre survenu à l'école primaire de Dunblane, essentiellement des reportages. On avait sans aucun doute parlé du meurtre de Tina McDonald dans la presse de l'époque, notamment dans les tabloïds. Cependant, il n'en demeurait plus aucune trace.

Karen décrocha finalement le gros lot grâce à un site web consacré aux meurtres survenus à Glasgow. Le site couvrait presque deux cents ans et portait une attention au détail qui lui donna légèrement la nausée. Elle se demanda si ses collègues de Glasgow connaissaient ce site et l'identité de son auteur. Ça devait être un véritable obsédé. Peut-être même davantage. Mais pour l'heure, elle lui était reconnaissante de son zèle.

Quand Tina McDonald avait quitté son studio douillet sur Havelock Street le vendredi 17 mai 1996, elle ne pouvait pas se douter qu'elle n'y remettrait jamais les pieds. Cette jeune femme de vingt-quatre ans allait rejoindre trois collègues du salon de coiffure Hair Apparent sur Byres Road pour fêter l'anniversaire de Liz Dunleavy, la propriétaire du salon. Tina portait une nouvelle tenue achetée chez What Every Woman Wants : une robe fourreau rouge avec un motif torsadé et pailleté des épaules jusqu'à la taille. Elle portait de nouvelles chaussures aussi : une élégante paire de ballerines rouges en cuir verni.

La jeune femme blonde et menue avait pris le métro de Kelvinhall Station à Buchanan Street et parcouru à pied la courte distance qui la séparait du Starburst Bar sur Sauchiehall Street, où les filles étaient déjà confortablement installées avec leur boisson. Tina avait commandé une vodka coca. D'après le témoignage de Liz Dunleavy, rapporté dans le *Daily Record*, elles avaient bu plusieurs

verres avant de quitter le Starburst pour se rendre à la boîte de nuit Bluebeard's dans une petite rue donnant sur George Square.

La boîte de nuit était bondée et la piste de danse pleine à craquer. Au début, les filles étaient restées entre elles mais elles s'étaient séparées au cours des heures qui avaient suivi et dansé avec plusieurs hommes différents. Liz Dunleavy avait affirmé qu'elles s'étaient perdues de vue un moment. Elles ne savaient rien de ce que subissait Tina pendant qu'elles dansaient, insouciantes. Quand elles s'étaient retrouvées vers deux heures du matin, Tina n'était plus là.

Mais personne ne s'était inquiété. Ça arrivait parfois que l'une d'entre elles rencontre quelqu'un et poursuive la soirée ailleurs ou passe la nuit chez la personne en question. Même si Tina n'était pas vraiment du genre à agir comme ça, ses copines ne s'étaient pas fait de souci. Elles avaient attendu l'arrivée d'un taxi à Queen Street Station pour rentrer chez elles en pensant que Tina s'amusait avec quelqu'un qu'elle venait de rencontrer.

Le lendemain, une atroce découverte attendait Sandy Simpson, le barman du matin au Bluebeard's. La première chose que faisait Sandy en arrivant était de débarrasser les bouteilles vides de la veille. Il avait sorti un premier chargement dans l'allée où se trouvaient les poubelles à verre de la boîte. Et là, abandonné derrière l'une d'elles comme s'il s'était agi d'un sac de détritrus, il y avait le corps martyrisé de la pauvre Tina McDonald.

L'affaire donna du fil à retordre à la police de Strathclyde. Ils révélèrent que Tina avait été brutalement violée, frappée à la tête et étranglée. Ils avouèrent plus tard avoir trouvé des traces ADN, mais qu'elles ne correspondaient à aucun suspect. Des centaines de personnes qui étaient présentes ce soir-là se manifestèrent spontanément pour être interrogées

et subir un test ADN, mais il s'avéra qu'aucun homme n'avait été vu avec Tina et les tests ADN ne donnèrent rien. La dernière fois qu'on avait aperçu Tina, c'était dans les toilettes pour femmes du Bluebeard's où elle se refaisait une beauté vers une heure du matin. Elle avait ensuite disparu sans laisser de traces avant d'être retrouvée morte le lendemain matin.

Les années avaient passé mais on ne savait toujours pas qui avait assassiné Tina McDonald ce soir de printemps. Personne n'avait payé pour ce meurtre qui avait causé tant de chagrin et de désespoir à ceux qui aimaient Tina. C'était un meurtre non résolu parmi d'autres à Glasgow.

Derrière la mauvaise prose et le sensationnalisme, on pouvait lire les grandes lignes d'une affaire qui demeurait une énigme depuis près de vingt ans. Pas de témoins, pas de suspects – en tout cas, pas de suspects dont la police était prête à divulguer l'identité au public – donc rien qui permette à ceux qui aimaient Tina de tourner la page.

Une piste qui pouvait conduire la police jusqu'à celui qui avait échappé à la justice pendant des années se présentait enfin. Pour Karen, la sanction n'était pas l'aspect le plus important de son métier. D'après son expérience, l'écrasante majorité des meurtriers avaient conscience des actes qu'ils avaient commis et leur vie en était bouleversée. Ils étaient rongés d'une façon ou d'une autre par la culpabilité et la honte. Très souvent, c'était presque un soulagement pour eux de se retrouver confrontés à leur crime. Selon elle, le châtement de la loi n'était que l'ultime étape de la sanction.

Ce qui comptait le plus pour elle était de répondre aux questions de ceux qui devaient affronter les conséquences d'une mort soudaine et violente. Les proches méritaient de savoir comment – parfois même pourquoi – et à cause de qui ceux qu'ils aimaient leur avaient été arrachés. Cette idée

de tourner la page pouvait paraître dérisoire à certains, mais elle avait pu constater personnellement que la résolution d'un crime par son Unité permettait aux gens de faire enfin leur deuil. Ça ne se passait pas toujours comme ça, mais ça arrivait suffisamment souvent pour la rendre fière du travail qu'elle accomplissait.

Karen imprima l'article du blog et, en attendant que l'imprimante se réveille et crache les pages, elle chercha des photos de Tina. Elle trouva celle que la police de Strathclyde avait diffusée pour raviver les souvenirs d'éventuels témoins. Elle avait visiblement été agrandie à partir d'un cliché pris par un ami au cours d'une soirée. À l'ère des selfies et des smartphones, on oubliait facilement qu'à l'époque, le choix d'images pour susciter des témoignages était beaucoup plus restreint. Quand on prenait des photos avec un appareil photo argentique, on ne savait pas à quoi elles ressemblaient tant qu'elles n'avaient pas été développées. Pour immortaliser certains moments mémorables, on n'avait plus qu'une poignée de clichés ratés.

Le portrait de Tina qui accompagnait l'appel à témoin était flou. Elle souriait à l'objectif, un verre à cocktail dans la main. Des cheveux blonds encadraient un visage dont on aurait pu dire qu'il avait une forme de cœur, avec un menton en pointe et des traits anguleux. Elle avait les épaules étroites et une robe qui mettait en valeur sa poitrine. Beaucoup d'hommes l'auraient trouvée suffisamment attirante pour vouloir la draguer, pensa Karen. Le problème c'est qu'il n'y avait rien de vraiment particulier chez elle. On ne l'aurait pas remarquée dans la foule. C'était la raison pour laquelle ils avaient eu tant de difficulté à trouver des pistes intéressantes.

Karen récupéra une copie de la photo dans le bac à papier. Elle réorganisa le contenu d'un des tableaux pour

faire de la place à cette nouvelle affaire et y accrocha les quelques informations en leur possession. Avec un peu de chance, Jason reviendrait avec des éléments plus consistants. Ils pourraient alors se mettre au travail.

Généralement, quand l'Unité des affaires historiques reprenait une enquête, Karen avait du mal à décoller de son bureau à la fin de la journée. Elle avait toujours besoin d'absorber un maximum d'informations dès le début. Les premières impressions étaient importantes ; elle se penchait sur les détails plus tard. Elle aimait avoir un bon aperçu de la façon dont la première enquête avait été menée.

Mais pas le lundi. Le lundi soir, elle buvait du gin chez elle, avec le commandant Jimmy Hutton, en contemplant les eaux scintillantes de l'estuaire du Forth et les villes illuminées du Fife depuis North Queensferry jusqu'à Kirkcaldy. Karen avait essayé de dire à Jimmy qu'il n'était plus obligé de venir. Qu'elle n'allait pas s'effondrer. Mais Jimmy ne voulait rien entendre. Elle avait l'impression que ces lundis comptaient autant pour lui que pour elle.

Plusieurs mois auparavant, le capitaine Phil Parhatka avait été tué dans l'exercice de ses fonctions. Ça n'était quasiment jamais arrivé en Écosse ; il n'y avait aucune procédure prévue pour gérer ce genre de situation. Phil avait été le compagnon de Karen. L'amour de sa vie. Elle était tombée amoureuse de lui au cours de leur première semaine de collaboration,

et pendant des années elle avait cru à tort que ça ne serait jamais réciproque.

Après qu'ils se furent installés ensemble, Phil avait quitté l'Unité des affaires historiques. Il était devenu le bras droit de Jimmy Hutton, son homme de confiance à la brigade anticriminalité. Phil adorait son travail et n'aurait jamais imaginé qu'il causerait un jour sa perte.

Après les funérailles, Karen ignora tous ceux qui lui conseillèrent de ne pas prendre de décisions hâtives. Elle vendit la maison que lui avait laissée Phil à Kirkcaldy. Elle vendit la sienne au couple à qui elle la louait. Avec cet argent, elle avait emménagé dans un appartement à la vue spectaculaire dans le quartier de Western Harbour Breakwater qui ne lui rappelait aucun souvenir.

Deux semaines après l'enterrement, un lundi, Jimmy Hutton avait sonné chez elle.

— Je me suis dit que tu ne refuserais pas un peu de compagnie, avait-il expliqué en lui tendant une bouteille de gin : The Botanist.

— Je vais bien, avait-elle répliqué.

Mais elle avait eu besoin de s'appuyer contre la porte pour ne pas chanceler. La compassion, avait-elle récemment découvert, lui faisait plus de mal que de bien.

Jimmy avait poussé un soupir.

— Non, tu ne vas pas bien. Et moi non plus. Je ne suis pas venu pour pleurer. Ça a été un coup dur pour tous les deux et on ne peut pas se permettre de le montrer au quotidien. Avant je pouvais parler à Phil, comme toi. J'ai pensé qu'on discuterait ensemble à la place ?

Elle l'avait laissé entrer en disant :

— J'ai du Fever-Tree Tonic au frigo.

Depuis, c'était devenu le rituel du lundi soir. Conversation et dégustation de gins. Ils ne parlaient pas beaucoup de Phil.

Ils n'en avaient pas besoin : ils avaient tous les deux accusé le coup et mesuré l'importance de sa disparition. Mais quand ils évoquaient sa mémoire, c'était avec sourire et affection. En dehors de ça, ils parlaient de leur travail. Ils étaient devenus des confidents. Au cours de leurs discussions, ils goûtaient à différents gins dont certains étaient parfois très surprenants. Karen avait une nette préférence pour le Martin Miller's Westbourne Strength avec ses notes de concombre, tandis que Jimmy préférait le Caorunn des Highlands avec son goût fort et caractéristique de baies de sorbier.

Ce soir, ils allaient goûter la dernière découverte de Jimmy : le Bathtub Gin du Professor Cornelius Ampleforth. Elle avait beau adorer son travail, celui-ci ne pouvait pas rivaliser avec ces soirées du lundi. Par ailleurs, elle s'était déjà fait une idée de l'affaire Tina McDonald. Jason et elle n'avaient pas encore parcouru les centaines de pages du dossier, mais rien qu'à voir la façon dont la paperasse était organisée, elle avait l'impression que l'enquête initiale n'avait pas été menée par-dessus la jambe. Il semblait au contraire que celle-ci avait été effectuée très consciencieusement. Ce qui leur avait manqué à l'époque, c'était une preuve irréfutable.

L'ADN familial de Ross Garvie venait changer la donne.

Karen était impatiente de discuter de tout ça avec Jimmy. Mais c'est lui qui prit la parole. En partie, pour lui conseiller d'être prudente. Il était au courant de ses promenades et celles-ci l'inquiétaient. Il savait ce qui se passait la nuit dans les rues d'une grande ville et ne voulait pas qu'il arrive quelque chose à Karen. Après la mort de Phil, ça aurait été insupportable.

— Je peux prendre soin de moi, avait-elle protesté la première fois qu'il avait abordé le sujet.

— Je sais. Phil aussi pouvait prendre soin de lui. Ce n'est pas toi le problème, mais la racaille qui traîne dans ces rues.

C'était un sujet qu'il avait déjà abordé à plusieurs reprises, parfois de façon directe, parfois en tournant autour du pot. Ce soir c'était par un biais détourné.

— Tu sais que quelqu'un s'est fait tuer hier soir près de Kinross ?

Jimmy agita les glaçons dans son verre qui tintèrent contre la paroi. Il huma son gin et apprécia l'arôme complexe du mélange de plantes qui s'en dégageait.

— Quoi ? Un de tes gars ?

Il secoua la tête.

— Non, Dieu merci. Je suis au courant parce qu'on travaillait avec l'assistante sociale de la victime sur une autre affaire. Elle m'en a parlé quand je suis passé la voir cet après-midi.

Appuyée contre le bar, Karen remplit un bol de chips avant de retourner au fond du salon où deux canapés formaient un angle droit afin de dégager au maximum la vue.

— Un crime conjugal ?

Elle s'assit et posa le bol sur la table basse triangulaire.

— Non.

Jimmy prit une poignée de chips.

— Ce serait même plutôt le contraire.

Karen eut l'air intrigué.

— Comment ça, le contraire d'un crime conjugal ?

— Bon, pour commencer la victime était célibataire. Autant que Giorsal le sache, il n'avait...

— Tu as dit Giorsal ? l'interrompit Karen.

Jimmy fronça les sourcils.

— Oui. Giorsal Kennedy. C'est l'assistante sociale chargée de cette affaire.

— On était ensemble à l'école.

— Oui, elle m'a dit qu'elle te connaissait.

— On était copines mais elle est partie étudier à Manchester. Incroyable. Giorsal Kennedy, ça alors ! Aux dernières nouvelles, elle était mariée avec un gars de Liverpool. Quand est-ce qu'elle est revenue dans le coin ?

Jimmy haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop. On travaille avec elle depuis un peu plus d'un an maintenant. Tu devrais lui passer un coup de fil, je suis sûr qu'elle serait contente de t'entendre.

Karen poussa un petit grognement.

— Ah, c'est toi qui joues les assistantes sociales, là, non ? Je n'ai pas vu cette femme depuis plus de quinze ans ; on n'a sans doute plus rien en commun. Giorsal Kennedy... Bon, mais parle-moi un peu de ce crime conjugal qui n'en est pas un.

— La victime s'appelait Gabriel Abbott. Un type du genre solitaire, aux dires de tous. Il vivait dans un cottage près des menhirs d'Orwell.

— Quoi ? Ceux qui ressemblent à deux godemichés géants perdus au milieu de la campagne ?

— Tout de suite..., dit Jimmy en riant.

— À quoi ils te font penser, toi ? Ils n'ont rien de symbolique, Jimmy. Ce sont deux bites géantes. Point barre.

Il secoua la tête.

— Si tu le dis... Enfin bon, apparemment notre bonhomme avait l'habitude de rentrer chez lui à pied après le pub en longeant le Loch Leven. Hier matin, un type qui se rendait à vélo de Scotlandwell à Kinross pour aller travailler a remarqué un homme avachi sur un banc à l'écart du sentier. Il a pensé que le gars avait peut-être eu un malaise. Il s'est arrêté et il est allé voir et je te le donne en mille, c'était Gabriel Abbott.

— Il était mort ?

— Ça oui, mort depuis plusieurs heures à ce moment-là. Au début, les collègues ont pensé que c'était un suicide. Une balle dans la tête, un pistolet dans la main.

— Mais... ? demanda Karen en se penchant en avant, flairant autre chose.

Jimmy afficha un petit sourire en coin et posa son verre sur la table basse.

— La balle est entrée de ce côté.

Il appuya le bout de ses doigts sur sa tempe droite et bougea ensuite les doigts de sa main gauche.

— Le flingue était dans sa main gauche. Alors à moins d'être contorsionniste...

— ... Il a été aidé par quelqu'un qui est moins futé qu'il ne le pense, termina-t-elle avant de secouer la tête. Le genre de truc qui arrive quand on panique. Quand on est un amateur. Bon, c'est quoi l'histoire ?

— Il n'y a pas d'histoire à ce stade. C'est une affaire aussi mystérieuse que celle du banquier qui s'est fait descendre devant sa porte à Nairn il y a quelques années. Tu te souviens ?

Karen hocha la tête. Pas d'ennemis, pas de dettes, pas de mobile. Pas de témoins, aucune trace du flingue, pas d'ADN exploitable.

— Qu'est-ce que Gabriel Abbott faisait comme boulot ?

Jimmy prit son verre et en but une gorgée.

— Rien. Je crois que j'aime bien celui-là, Karen. Il a un petit goût de coriandre et de cannelle. Ça serait un apéritif idéal pour accompagner un curry.

— Peut-être bien, répondit-elle en savourant une autre gorgée. Épicé. Rien d'aseptisé dans celui-ci. Mais revenons à notre gars : quel âge il avait ?

— La trentaine, je pense. D'après Giorsal, c'était quelqu'un d'intelligent, mais il avait des problèmes psychologiques

depuis un bout de temps. Il n'a jamais réussi à garder un boulot.

— C'est difficile de comprendre ce qui lui a valu de se faire assassiner.

— Il suffit de pas grand-chose, parfois.

— C'est vrai.

— Il était peut-être juste au mauvais endroit au mauvais moment.

Jimmy la regarda par-dessus ses lunettes.

— C'est pourquoi...

— Arrête tout de suite, répliqua Karen. Je ne suis pas d'humeur à écouter une leçon de morale. Des choses affreuses arrivent la nuit. J'ai compris. Mais des choses affreuses arrivent aussi en plein jour. Phil n'est pas mort parce qu'il marchait en ville la nuit, Jimmy. Je sais faire attention à moi. Je sais me montrer prudente.

Jimmy poussa un soupir et passa une main sur sa tête rasée.

— Si tu le dis, répondit-il d'une voix sombre.

— Et donc les collègues du coin n'ont pas de piste ?

— Non, rien. Pas de témoins.

— Intéressant.

Karen regarda fixement les eaux de l'estuaire.

Parfois, elle avait envie d'être prise dans le vif d'une affaire. Elle aimait son travail, mais il ne lui procurait pas la même adrénaline qu'une véritable enquête en temps réel.

— Je vais te dire ce qu'il y a vraiment d'intéressant, Karen. Il y a vingt-deux ans, la mère de Gabriel Abbott a été assassinée. Et ce crime est resté impuni.

Karen laissa La Menthe conduire jusqu'à Dundee le lendemain matin. Non pas parce qu'elle était inquiète de la quantité de gin qu'elle avait ingurgitée la veille mais parce qu'elle voulait réfléchir à l'affaire dont lui avait parlé Jimmy Hutton. Il y avait un tas de choses qui se transmettaient dans les familles, mais le meurtre n'en faisait pas partie. Pas même au sein de familles dont les membres avaient des casiers judiciaires longs comme le bras. Et puis en ce qui concernait la famille de Gabriel Abbott, il n'y avait rien de bizarre.

Par ailleurs, il n'y avait rien de similaire entre les deux meurtres. Après le départ de Jimmy, Karen avait consulté Internet pour voir si elle pouvait trouver des informations au sujet de la mort de la mère d'Abbott. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'elle allait découvrir.

Caroline Abbott, une productrice de théâtre à succès du West End, avait fait l'erreur fatale de voyager dans un petit avion avec l'ancien secrétaire d'État pour l'Irlande du Nord à une époque où l'IRA et des factions dissidentes avaient commencé à s'échauffer. Quand l'avion avait explosé au-dessus de la frontière écossaise, les quatre passagers qui voyageaient à bord étaient morts sur le coup. Les raisons

de l'attentat semblaient évidentes, même si personne ne l'avait jamais revendiqué.

— Ils ont probablement oublié leur fichu nom de code, avait-elle marmonné, en repensant à toutes les fois où elle avait été obligée de téléphoner à sa banque parce qu'elle avait oublié son propre code.

Plus tard, alors qu'elle longeait la côte en pleine nuit, elle avait repensé à Gabriel Abbott dont l'existence avait dû être bouleversée par la disparition prématurée de sa mère. Un an plus tôt, elle n'y aurait pas accordé beaucoup d'importance. Mais sa vie à elle aussi avait été chamboulée par le deuil et elle ne pouvait pas s'empêcher de ressentir une certaine compassion pour l'homme assassiné. Au lieu de prêter attention à ce qui l'entourait, elle repensait à ce qu'elle avait appris sur l'événement tragique qui avait bouleversé sa vie à lui, comme la mort de Phil la sienne.

À première vue, il n'y avait aucun lien entre le crash et le meurtre de son fils. Un attentat terroriste d'un côté et un tir à bout portant de l'autre. Juste une tragique coïncidence.

Mais Karen ne croyait pas aux coïncidences.

La Menthe ralentit quand deux grands axes se rejoignirent à l'approche du pont autoroutier du Forth. La route quittant la capitale par le nord était moins congestionnée depuis qu'elle était interdite aux poids lourds par crainte que le pont ne s'effondre et n'entraîne ses usagers dans les eaux glaciales de l'estuaire. Les compagnies de transport de marchandises se plaignaient des détours qui leur avaient été imposés, mais Karen n'éprouvait pour eux aucune sympathie. C'était leurs monstrueux véhicules qui avaient provoqué des dommages en tout premier lieu.

— J'adore ce pont, déclara La Menthe, en retirant une main du volant pour désigner le pont ferroviaire et ses

cantilevers d'un rouge sombre qui se détachaient sur le ciel bleu.

— Moi aussi, avoua Karen.

Pour quelqu'un de la région du Fife comme elle, c'était une frontière aussi nette et emblématique que Checkpoint Charlie. Elle marquait la limite sud entre le Royaume du Fife et le reste du monde. Le Fife était différent. C'était bien connu.

Elle empruntait fréquemment le pont autoroutier pour franchir l'estuaire du Forth à présent, et elle ne se rendait plus vraiment compte de son envergure. Mais le pont ferroviaire, lui, était magnifique, et symbolisait l'ingénierie victorienne ; « peindre le pont du Forth » était même devenu une expression utilisée pour décrire un travail de titan. Sauf que cela n'avait plus de sens aujourd'hui. En effet, les entreprises de génie civil avaient mis au point des sablages et des revêtements qui duraient une vingtaine d'années. Karen en vint à se demander si certaines certitudes n'étaient pas périmées elles aussi.

La Menthe lui lança un rapide coup d'œil. Elle l'avait bien éduqué : il savait qu'il ne devait pas l'interrompre quand elle était perdue dans ses pensées. Karen supposa qu'il avait fait ce commentaire sur le pont pour tâter le terrain.

— Tu veux me dire quelque chose, Jason ? Tiens, au fait, tu te laisses pousser la barbe ou tu as juste oublié de te raser la dernière semaine ?

— Je me fais pousser un bouc.

Son air sérieux était touchant mais guère convaincant.

— Tu sais qu'il va être roux ?

— Auburn, chef. Auburn.

Il fronça les sourcils et se concentra de nouveau sur la route.

— Tes cheveux sont auburn si tu veux. Mais ta barbe est de la couleur de l'Irn-Bru¹. Crois-moi, Jason, ça ne va pas attirer les filles. Je te dis ça gentiment. D'autres personnes ne prendront pas autant de précautions.

Il bouda comme un bébé.

— Tous les autres gars à l'appart ont des barbes.

— Peut-être Jason, mais ce sont des étudiants. Ils ont le droit de se promener dans la rue en ayant l'air de crétins. Mais toi tu travailles pour la police et les gens doivent te prendre au sérieux. À part ça, est-ce que tu voulais me demander quelque chose ?

Une fois parvenus à la fin des travaux, il s'engagea sur la voie rapide.

— Comment on va s'y prendre pour cette affaire, chef ? On a un plan d'action ?

— On va d'abord s'arrêter à l'hôpital de Ninewells.

— Pourquoi on va là-bas ? Je croyais que Ross Garvie était dans le coma ?

— Parce que ce n'est pas Ross Garvie qui nous intéresse. Même s'il était en état de tenir une conversation, ce qui me semble franchement improbable, qu'est-ce qu'il pourrait bien nous apprendre ? Il n'avait même pas été conçu quand Tina McDonald s'est fait agresser. En revanche, on trouvera sans doute ses parents à son chevet.

Un éclair de compréhension passa sur le visage de La Menthe.

— D'accord, dit-il en appuyant sur chaque syllabe.

Karen réprima un soupir. Elle regrettait parfois de ne pas avoir un assistant un peu plus futé. Mais Jason était enthousiaste, loyal, et son manque d'ambition le poussait à donner le meilleur de lui-même à chaque enquête. Rien

1. Boisson gazeuse écossaise de couleur orange vif. (*N. d. T.*)

que pour ça, elle pouvait lui pardonner son absence de génie.

— On va avoir une petite discussion avec eux et on verra ensuite si on peut convaincre Stewart Garvie, le père de Ross, de se soumettre à un prélèvement ADN.

— Et si on n’y parvient pas ?

Karen haussa les épaules.

— Eh bien, nous devons le mettre en état d’arrestation.

C’était une mesure extrême, mais l’assassin de Tina McDonald se promenait en liberté depuis près de vingt ans, et elle était bien résolue à ne pas le laisser en jouir plus longtemps. Elle regarda par la fenêtre le paysage vallonné qui s’étirait de chaque côté de l’autoroute. Ça avait été une région minière par le passé, le cœur du bassin houiller du West Fife. Dans sa jeunesse, le paysage était émaillé de chevalets d’extraction qui donnaient l’impression de sortir de la même planche à dessin que le pont ferroviaire : des structures en métal peintes du même rouge sombre. À présent, il n’y avait plus que des parcs, des champs et des gens exerçant des professions que des hommes de l’âge de son père ne comprenaient pas.

Le Loch Leven apparut sur la droite et lui rappela la mort violente de Gabriel Abbott. Tout ce que Karen savait du Loch Leven était lié à des souvenirs d’enfance : un oncle qui y pêchait la truite le week-end pour échapper à sa femme acariâtre ; un château sur une île où Mary Stuart avait été emprisonnée, eu des jumeaux après une fausse couche et où elle avait abdicqué le trône d’Écosse. Ils allaient parfois en famille le dimanche près de Kinross, à un grand marché couvert où on vendait de tout, des saucisses aux caleçons. On pouvait profiter de jolis panoramas sur le Loch au cours du trajet, mais elle était généralement trop occupée à lire

une bande dessinée ou un livre de la bibliothèque pour y prêter attention.

Aujourd'hui, ça l'intéressait. Elle se pencha en avant à cause de La Menthe qui obstruait la vue. La forme abrupte de Bishop Hill se reflétait dans les eaux calmes, assombrissant l'extrémité ouest du Loch. Avec une partie du lac dans l'ombre et une autre en pleine lumière, le paysage était spectaculaire, peu propice au meurtre. Karen sortit son téléphone et appela Jimmy Hutton.

— Salut Karen, répondit-il d'une voix grave. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Tu aurais le numéro de Giorsal Kennedy ?

— Oui. On travaille avec elle comme je te l'ai dit. T'as finalement envie de rattraper le temps perdu ? demanda-t-il sur un ton enjoué.

— Pourquoi pas ?

— Je suis sûr que vous allez bien vous entendre toutes les deux. Je vais t'envoyer son numéro par texto.

Karen se pencha en arrière sur son siège et sourit. Gabriel Abbott n'était pas son problème. Elle le savait. Mais ça ne signifiait pas qu'elle ne pouvait pas s'y intéresser.

— Jason ?

— Oui, chef ?

— Ça t'ennuierait de rentrer en train depuis Dundee ?

Il la regarda d'un air surpris, une expression qu'elle lui connaissait bien.

— Pourquoi ?

— Je voudrais passer voir quelqu'un en revenant.

— Je pourrais attendre, répliqua-t-il.

— Ça risque de prendre un peu de temps.

Il haussa les épaules.

— Ça ne me gêne pas d'attendre.